

que ce revenu reviendrait au fisc romain une fois Raecius nommé gouverneur, étant donné le caractère de ce dernier. T. Berg relève (p. 132-139) que les jugements sur Hadrien sont en règle générale plutôt négatifs dans les sources, mais que ce n'est pas le cas dans les papyrus, en particulier littéraires, ni chez certains chrétiens. Elle émet aussi l'hypothèse que le rédacteur de l'*Hadrianus* ait été coptophone, ce qui expliquerait certaines de ses fautes. Ce livre est d'un haut niveau scientifique et abonde en pistes de recherche et commentaires intéressants.

Diane COOMANS

George CUPCEA & Rada VARGA (Ed.), *Social Interactions and Status Markers in the Roman World*. Oxford, Archaeopress, 2018. 1 vol. broché, 17 x 24,5 cm, XI-164 p., ill. (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 37). Prix : 30 £. ISBN 978-1-78491-748-7.

Publié dans une collection d'archéologie, ce volume édite une partie des communications prononcées lors d'une réunion de jeunes chercheurs organisée à Cluj-Napoca en 2016 et consacrée en majeure partie à l'épigraphie romaine occidentale. Répartie en quatre directions, la matière porte sur la prosopographie et les métiers, l'onomastique et aussi l'armée dans une perspective générale axée sur la recherche des marqueurs d'identité et de statut que révèlent les sources. La première rubrique qui ouvre la publication porte sur les métiers. L'étude de M. Zimmermann s'interroge sur le rôle qu'a pu jouer la *gens Barbia* d'Aquilée dans le commerce du Norique, compte tenu du fait que l'épigraphie ne témoigne pas d'un grand nombre de négociants dans cette province. Après un court exposé qui énonce l'état de la question, l'auteur souligne que le critère onomastique (nom italien) qui a souvent prévalu pour considérer le marché comme dominé par des Italiens n'est pas pertinent et propose que la faible attestation de *negotiatores* avérés soit liée à une pratique épigraphique locale qui choisissait d'autres « social markers » que la profession, et en particulier celle de marchand, pour catégoriser les personnes. L'idée est un peu surprenante et mériterait de plus amples développements sur la structure de la société du Norique et ses caractéristiques afin de mettre en évidence, ou non, quels seraient les marqueurs sociaux qui y étaient privilégiés. Ce très bref article (6 pages) ne peut constituer qu'une ébauche de réflexion et ne pourrait en aucun cas devenir une prémisse de raisonnement. Toujours dans le monde du travail, R. Varga expose un projet de base de données des professions épigraphiquement mentionnées dans le monde de langue latine, base qui serait exploitée selon le système des « networks » très apprécié des historiens économistes. Actuellement les seules conclusions que permet l'encodage des professions sont celles d'une extrême variété des métiers attestés, avec une très grande division des spécialités même mineures, ce qui montre que le métier constituait un marqueur social fort même pour des gens modestes. On rejoint ainsi les conclusions de S. Joshel notamment qui a montré dès 1992 avec succès combien l'affichage du métier représentait un élément d'identité notamment dans le monde servile et affranchi. Cette base de données – qui ne retient pas spécifiquement les métiers féminins, ni les « occupational titles » de la domesticité – apportera-t-elle d'autres éléments d'histoire sociale ? Dans une perspective proche, Iulia Dumitrache examine systématiquement l'épigraphie des métiers du textile, relevant les spécialistes du luxe et ceux du produit courant, la géographie des attestations, bien évidemment centrée sur Rome et l'Italie en fonction même de la masse

épigraphique respective, et définit pour chaque groupe les caractéristiques sociales apparentes et les rapprochements familiaux possibles. L'article n'est pas exempt de coquilles et la confusion entre *Vienna* et *Vindobona* située en Narbonnaise suggère que l'auteur devrait affiner sa recherche, les éléments de synthèse qu'elle propose pour chaque métier étant souvent moindres que ce que d'autres avant elle ont déjà écrit. Pour la valeur de la répartition géographique des attestations, un complément substantiel par l'archéologie des ateliers ou l'iconographie des monuments funéraires serait bienvenu pour équilibrer la part des réalités de terrain avec les aléas de la conservation des inscriptions. L. Mihailescu-Birliba examine ensuite quels sont les métiers ou fonctions exercé(e)s par des esclaves et affranchis privés dans la province de Mésie inférieure. La récolte n'est pas très riche et l'exploitation des inscriptions ne va pas sans difficultés. Par exemple, dans *ILBulg* 233, il n'est pas évident de déterminer si réellement Victorina est l'épouse de Primus ou sa *vilica*, d'une part, et si elle doit être comprise comme une citoyenne du nom d'*A[ur(elia)] Victorina*, le A pouvant être l'initiale d'une épithète *A[ug(usta)]* de la divinité honorée. Des problèmes se posent aussi pour l'interprétation de *ILBulg* 361 où l'auteur propose de faire d'un T. Iulius Soterichus un esclave. On change complètement de thématique avec l'article de E.C. Robinson qui propose une prosopographie des familles dirigeantes de *Larinum*. Il ne faut toutefois pas s'attendre à un catalogue détaillé des personnages, on trouvera ici un bilan succinct et illustré des connaissances sur les différentes *gentes* concernées, avec quelques arbres généalogiques. Le principal point de vue est celui de la composition de l'élite locale entre la Guerre sociale et l'Empire où l'auteur montre que les vieilles familles locales ont certes été supplantées par d'autres, mais d'autres qui étaient locales elles aussi et non romaines ou italiennes. Un court article d'A.-I. Pazsint s'intéresse au vocabulaire des liens entre membres des associations des régions de la Mer Noire pour montrer que le recours à des termes de parenté entre les membres n'est pas seulement un usage familial mais peut recouvrir de réels liens familiaux. Ensuite D. Gorostidi, R. Mar et J. Ruiz de Arbulo décrivent la société de la ville de *Tarraco* au II^e siècle de notre ère et montrent que les aristocraties urbaines se retrouvent dans la campagne environnante et que plusieurs noms indiquent que des familles de colons romains installées sur le territoire y ont apporté des modes de représentation épigraphiques. Somme toute, rien de bien différent de ce que l'on trouve ailleurs dans le monde romain. S'intéressant cette fois aux militaires, M. Gui et D. Petrut analysent les images des monuments funéraires de Dacie pour y repérer des manifestations de martialité et d'identité. Cuirasses et cavalerie sont bien présents de même que des représentations en « civil ». Il en va de même dans toutes les provinces militarisées. Les auteurs souhaitent poursuivre leurs recherches en identifiant plus en détail les relations entre images et texte, grades et autres éléments qui pourraient influencer les choix iconographiques. Ensuite T. Grüll revient sur la valeur des ethniques mentionnés sur les épitaphes, militaires et civiles, et cherche à déterminer l'éventuelle valeur différenciée des termes *domo*, *natione*, *civis*, pour conclure qu'il ne semble pas y en avoir eu en pratique chez les civils du moins. Enfin G. Cupcea se penche sur la place sociale des centurions : « military or social elite » ? Une brève introduction fait le point sur les opinions générales sur le recrutement des centurions et leur situation dans l'armée, puis envisage de manière plutôt synthétique leur position dans la vie civile, par exemple dans l'administration

(*regionarii*), dans la justice (*iudices dati*) ou dans les sacerdoces et pratiques religieuses. Ses conclusions sont à la fois fermes et nuancées. Fermes en ce qui concerne l'armée : ils sont une élite militaire puisqu'ils ont un statut supérieur, un salaire élevé et des perspectives de carrière ; ils représentent aussi une élite civile dans certains cas seulement, notamment lorsque la société locale manque d'élites propres, ou lorsqu'ils jouent des rôles spécifiques, surtout envers la communauté dont ils sont des agents. La problématique est curieusement menée car, dès l'abord, on se doute que des centurions en fonction font difficilement partie de l'élite d'une ville importante, fût-elle siège de garnison. Un ouvrage intéressant mais présentant dans la plupart des cas des études brèves, des ébauches, des projets qui demanderaient des approfondissements, et qui apportent peu de nouveautés. Une plus stricte approche de ce que les auteurs entendent comme « status markers » aurait aussi mieux encadré des recherches assez disparates.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Polly LOHMANN (Ed.), *Historische Graffiti als Quellen. Methoden und Perspektiven eines jungen Forschungsbereichs. Beiträge der Konferenz am Institut für Klassische Archäologie der LMU München, 20-22. April 2017*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2018. 1 vol. broché, 17 x 24 cm, 330 p., nombr. ill. (REIHE ALTERTUMSWISSENSCHAFT). Prix : 58 €. ISBN 978-3-515-12204-7.

Laisser sur un monument, un mur, un objet, un signe dessiné, peint ou gravé, de sa présence ou de son passage fait partie des gestes humains attestés à toutes les époques. Griffure rapide ou travail appliqué, les graffiti rendent compte de contextes et de situations variées : tract électoral pompéien, monogramme de propriété sur un bol, marques de carriers ou d'artisanat, mais aussi inscription du poète voyageur sur une colonne de temple célèbre ou témoignage poignant de prisonnier dans une geôle, sont autant de documents d'histoire à qui sait en apprécier la valeur. Depuis quelques années, ces recherches ont tendance à se commuer en discipline autonome avec colloques, groupes de travail et thèses doctorales. En fait, ce qu'on appelle aussi l'épigraphie mineure a toujours constitué une rubrique importante de la recherche antiquisante, et l'*instrumentum* dispose de son chapitre attitré dans le *CIL*. Les comptes de potiers de La Graufesenque sont régulièrement revisités pour comprendre l'économie de la production céramique. Le sujet s'est toutefois élargi et approfondi, dans le temps et dans l'espace. Les chercheurs ne sélectionnent plus qualitativement les témoignages ; au contraire ils les inventorient et les éditent scrupuleusement comme une source à part entière. Même le geste, le *ductus*, devient ici le témoignage d'un moment de vie, souvent dans sa spontanéité, explorant des secteurs de l'histoire qui échappent aux documents classiques. L'Antiquité est peu représentée dans ce volume, mais il n'échappera à personne qu'elle a ouvert la voie et nourrit bien des prolongements vers les périodes plus récentes. Les temples égyptiens n'échappent pas à la pratique du graffiti, de tout temps. Pour les périodes anciennes, contrairement aux idées reçues, il ne s'agit pas de « popular religious practice of the common people », mais bien de pratiques des élites en relation avec le culte, le rituel, la circulation dans le sanctuaire. 5600 graffiti conservés à Pompéi en disent long sur la vie quotidienne. Les murs reflètent autant les états d'âme des graphistes que les passions, lubies, polémiques politiques, ou encore